

## Postface

# Lorsque les appelés ont la parole...

Claude Latta

### La négation de la guerre

Nous avons, lors du colloque du 10 décembre 2011, volontairement donné la parole aux appelés du contingent : leur témoignage appartient à l'histoire et c'était le moment de le leur demander. Beaucoup ont déjà témoigné - plus qu'on ne croit parfois : il n'est, pour s'en convaincre, que de consulter les bibliographies publiées par Benjamin Stora dans ses différents ouvrages. Mais beaucoup ont l'impression qu'on ne leur a pas ou pas assez demandé leur témoignage et que leurs combats, leurs angoisses et leurs souffrances - le mal-être d'avoir mené une « guerre sans nom » - ont été occultés. Ils avaient, disait-on officiellement, participé à des « opérations de maintien de l'ordre », non à une guerre. On ne donnait pas aux plus valeureux la croix de guerre des TOE<sup>1</sup> mais la Croix de la Valeur militaire, créée spécialement pour cette guerre.

On comprend bien les raisons de cette attitude qui consistait, pour le pouvoir, à nier l'existence même de la guerre : on ne fait la guerre que contre une puissance étrangère. Or l'Algérie, « c'était la France ». Ce qui est moins compréhensible et acceptable, c'est qu'il ait fallu attendre 1974 pour que la carte de combattant fût donnée aux soldats d'Algérie - alors que 27 000 d'entre eux avaient été tués - et surtout qu'il ait fallu attendre 1999 pour que l'expression « opérations du maintien de l'ordre » fût officiellement remplacée par celle de « guerre d'Algérie » : à cette date, les hommes en charge de l'Etat et des grandes institutions de la République, avaient connu cette guerre ; le président de la République, était Jacques Chirac, ancien d'Algérie, qui avait commandé sur un piton en Algérie et le Premier ministre était Lionel Jospin qui avait pris conscience de la politique en militant, au sein de l'UNEF, contre la guerre d'Algérie. Quant à Pierre Joxe<sup>2</sup>, alors président de la Cour des comptes, il avait été sous-lieutenant en Algérie et, auparavant, militant de l'UNEF, opposé à la guerre : devenu ministre de l'Intérieur en 1984, il avait inauguré une plaque honorant le souvenir des morts du métro Charonne.

### L'expérience et l'occultation de la guerre

De retour d'Algérie, beaucoup de soldats n'avaient pas eu envie de parler parce que leur expérience était, pensaient-ils, intransmissible dans un pays qui avait décidé de « tourner la page », happé par la société de consommation, le règne de la TV et de l'automobile. Après toutes les guerres, ce sentiment du caractère intransmissible du vécu des combattants a été éprouvé par les soldats : on le note souvent chez les poilus de 14-18 qui ont fait la guerre de tranchées et chez les déportés de la seconde guerre mondiale. Le pays se sentait, en outre, vaguement coupable de cette guerre et de sa propre indifférence : beaucoup de Français n'avaient pas voulu savoir ce qui se passait en Algérie : pourtant, il suffisait, à l'époque, je peux en témoigner, de lire *Le Monde*, *L'Express*, *Témoignage chrétien*, *France-Observateur* ou la revue *Esprit* ou acheter les ouvrages des éditions de Minuit et des éditions Maspero pour savoir ce qui se passait en Algérie. Certes de temps en temps, ces journaux et ces livres étaient saisis - ce qui était, d'une certaine manière, une validation de leurs informations. Mais la censure est difficile à établir tout le temps et dans tous les domaines, elle attise au contraire la curiosité. André Guillot, appelé et sous-lieutenant en Algérie a raconté dans son témoignage qu'à l'Ecole de cavalerie blindée de Saumur il avait toujours pu recevoir *L'Express*,

---

<sup>1</sup> TOE : Théâtres d'opérations extérieures.

<sup>2</sup> Fils de Louis Joxe, négociateur des accords d'Evian.

auquel il était abonné. Paul Ollier a toujours pu prendre toutes les photos qu'il souhaitait faire, sans aucune remarque de ses supérieurs. Aujourd'hui, on s'offusque parfois de ce que l'on découvre, « on ne savait pas ». Mais si, on savait et quand meurent 27 000 soldats français, c'est une guerre !

## **La double fonction du récit**

Dans les pages qui précèdent, le lecteur aura découvert de nombreux aspects de la vie des « appelés en Algérie ». Ceux-ci sont des Foréziens, d'origine ou d'adoption. On les connaît. Vous les avez eus comme professeurs, comme collègues, comme voisins, ils ont pris leur place dans la Cité. Ils ont été directeur d'école, professeur, directeur de musée, technicien, ont siégé dans nos conseils municipaux. Les uns étaient des soldats du rang, d'autres sont devenus officiers ou sous-officiers. Certains ont pu se référer à leur journal ou aux lettres envoyées : témoignages précieux de l'époque, non déformés par le prisme de la mémoire. Les soldats ont aussi parfois tellement été marqués par les événements qu'ils se souvenaient de tout : l'exemple le plus extraordinaire est celui de Jean Baudou qui, une fois à la retraite, s'est mis à écrire, sans l'aide d'aucune note, ses souvenirs. Les faits et les dates étaient incrustés dans sa mémoire.

Aujourd'hui, ces anciens d'Algérie sont à la retraite et repensent à leur vie. Ils parlent de l'Algérie. Nous les avons sollicités et ils nous racontent ce qu'ils ont vécu. Leurs récits ont ici une double fonction : témoignages historiques, ils sont des matériaux pour l'historien et permettent la construction d'un récit historique pour que les Français comprennent l'événement. Ils ont aussi une vertu de *catharsis* - l'épuration des passions par le moyen de la représentation dramatique. La parole des intervenants au colloque a été ainsi libérée, mais aussi celle des assistants. Plusieurs ont aussi donné leurs témoignages, parfois difficiles à dire, marqués de douleur et de sang. « C'est la première fois que je dis », a reconnu l'un d'eux. Un ancien gendarme mobile a parlé des camarades tués par l'OAS. D'autres ont évoqué la guerre le long des barrages des frontières marocaine et tunisienne. Un autre a parlé, lors d'une conférence sur l'Algérie à Goutelas, de l'association des anciens d'Algérie « contre la guerre » dont les membres versent leur retraite d'anciens combattants pour des actions d'aide à tel ou tel village algérien.

Ces soldats, il faut le rappeler aussi, étaient des soldats du contingent, faisant leur service militaire ; ils étaient envoyés au nom du peuple français, en notre nom, par le gouvernement légal du pays.

## **La voix des appelés**

Comme nous avons été chargés de diriger et de coordonner les débats du colloque, il nous est revenu de le conclure. Je le fais avec émotion et gravité, parce que pour les étudiants de l'époque, dont j'étais, s'opposer à cette guerre, tout en restant solidaires des souffrances de leurs camarades, fut le combat politique et moral de leur génération, celui par lequel nous avons accédé à la citoyenneté et à la conscience politique. Dans cette conclusion, nous citons souvent les textes de communications au colloque parce qu'elles expriment et illustrent la nature et les drames de la guerre d'Algérie à travers le récit de chaque soldat : ce sont des « coups de projecteur » donnés sur la vie des appelés. Ce voyage à travers les récits que nos lecteurs ont déjà lus – à moins qu'ils n'aient commencé par la conclusion ! – illustre l'apport irremplaçable des témoignages publiés. On entend la voix des soldats, le récit de leur jeunesse confisquée, du temps long passé en Algérie.

## **Les « classes »**

Les soldats qui vont partir en Algérie font d'abord leurs « classes » : ils apprennent le « métier » de soldat, en France ou en Allemagne – où, depuis 1945, se trouvent des troupes françaises. Conscrits de l'année ou sursitaires dont le départ a été différé, ils connaissent une période d'instruction. C'est l'un des apports de ce colloque d'avoir rappelé cette période, souvent mal vécue parce que la formation était rapide et intensive. Période importante : on apprend à tirer - à tuer -, on « crapahute » et on écoute les discours de la propagande officielle. Témoignages :

**Jean Baudou** : « C'est un régiment disciplinaire. On en a eu la preuve dès que l'on a commencé à y vivre, commandés par des gradés qui prenaient un malin plaisir à en faire baver aux bleus, jusqu'à l'ignominie : les marches de nuit dans la neige par -15° ou -20° ; ramper dans une trentaine de centimètres de boue liquide et glacée ; dormir à la belle étoile par -15° ; payer 400 francs de l'époque pour celui qui désirait partir en permission. »

**Robert Duclos** : « Quel choc que cette arrivée à Sathonay ! Les travaux obligatoires et inutiles ! L'obéissance totale à des supérieurs bornés ! L'exécution d'ordres complètement absurdes ! L'impression de perdre son temps alors qu'il y a tant à faire à la maison ; et surtout le contenu des conversations de la chambrée... »

Si le jeune appelé a « suivi le peloton », s'il a été sélectionné pour suivre la formation des élèves officiers de réserve (EOR), sa formation est plus complète et il peut choisir son affectation :

**André Guillot** : « J'ai été incorporé dans le peloton des tireurs sur chars, à La Valbonne, près de Lyon, au 8<sup>e</sup> régiment de cuirassiers. Comme j'avais été dans les trois premiers du peloton, j'ai rejoint, avec les deux autres, l'école de l'Arme Blindée Cavalerie de Saumur [...] Après six mois de formation à Saumur, étant aspirant, j'avais droit à un certain choix. J'ai choisi le 6<sup>e</sup> régiment de spahis marocains, qui était basé à Bordj Bou-Arredj en Petite Kabylie entre Alger et Sétif. »

L'orientation du nouveau soldat vers son affectation n'est pas toujours très conforme aux compétences – ou celles-ci sont parfois mal appréciées.

**Jean-Claude Champain** : « J'ai fait du grec ancien, et le capitaine m'envoie suivre la formation de chiffreur. »

## La découverte de la réalité algérienne

A son arrivée, le soldat découvre la réalité algérienne : un pays magnifique, le soleil, la mer et la lumière qui furent chères à Albert Camus, une végétation tantôt luxuriante et tantôt désertique, les montagnes pelées de l'intérieur ; au sud, le désert ; la réalité sociale des villes animées et des campagnes misérables, de vieux villages qui se confondent avec la montagne, mais aussi des gourbis informes et indignes ou des villages de regroupement peuplés de paysans déplacés. Il découvre la coexistence des « Français d'Algérie » et des « Musulmans », l'existence de ces deux communautés également attachées à « leur » terre. « Musulmans » : le terme est utilisé faute de mieux et l'incertitude du vocabulaire est caractéristique ; faut-il dire : « Français musulmans » ? « Musulmans » ? « Arabes » ? ou « Français de souche nord-africaine », comme le dit la terminologie officielle ?

Paul Ollier parle d'un « peuple mystérieux ». Entendons : difficile à comprendre – il y a en outre l'obstacle de la langue, tout le monde ne parle pas français. Les Algériens sont pris entre deux feux, engagés dans l'action d'un côté ou de l'autre – FLN ou harkis – ou attentistes, incertains en tout cas de leur avenir, soucieux de ne pas être l'objet de représailles : la prudence est de se taire. André Guillot note que les habitants du douar voisin les reçoivent bien, mais que, « la nuit », on ne sait pas à qui est le village ?

Surtout les soldats découvrent la guerre, une vraie guerre, dans ses multiples aspects : les attentats dans les villes, les opérations dans le djebel, la garde montée le long des barrages électrifiés, et aussi la vie quotidienne : les baraquements dans lesquels les soldats sont logés, l'ennui, la boisson dont on abuse parfois pour tenir le coup, les lettres que l'on attend et celles que l'on écrit : importance du courrier, d'ailleurs rapidement acheminé, le moral des soldats en dépend aussi. Paul Ollier évoque dans son témoignage « les thèmes majeurs qui nous ont tous concernés » et « ces sentiments éprouvés qui étaient notre pain quotidien » : la longueur du temps, l'ennui, le sentiment d'abandon et d'incompréhension de la métropole, la peur pendant les gardes de nuit ou le « crapahut, l'appréhension sur des routes non sécurisées, sans parler des conditions matérielles, de la

mesquinerie de la vie militaire, de la chaleur écrasante, du froid aussi. Et puis surtout le sentiment de plus en plus évident de l'inutilité et de l'absurdité de cette guerre ».

## Les attentats urbains

Les appelés apportent des témoignages sur la guerre urbaine menée par le FLN et ses attentats. René Commère évoque, par exemple la « seconde bataille d'Alger » (mai-septembre 1957) :

**René Commère** : « Invité avec quelques amis le dimanche 26 mai 57 par mon commandant (un sympathique et dilettante rappelé), j'étais assis tout contre la scène de l'orchestre, sous laquelle devait exploser quinze jours plus tard la bombe à retardement qui a fait 10 morts et 85 blessés, déclenchant des ratonnades de colère aveugle dans les rues d'Alger : autant de semences fécondes pour de nouvelles haines ! »

Citons aussi Jean Baudou :

**Jean Baudou** : « Et, un dimanche, je me trouve chef de patrouille dans Tlemcen avec d'autres stagiaires, lorsque, du toit en terrasse d'un immeuble, un fellaga nous a jeté une grenade, qui est tombée une dizaine de mètres derrière moi. Personne de la patrouille n'a été touché, mais deux jeunes filles qui partaient se promener ont reçu la grenade devant leurs pieds, laquelle, en explosant, les a criblées d'éclats. C'était horrible, on les a emmenées sur le carrelage d'un bistrot en attendant l'ambulance. Elles étaient inconscientes mais en vie. Pour combien de temps ? Je ne sais pas. Nous sommes repartis patrouiller dans les rues pour rassurer la population. »

René Commère a dit : « autant de semences fécondes pour de nouvelles haines. » Le cycle résistance-répression-résistance est ainsi enclenché. Ces attentats - qui étaient condamnés avec horreur - ont beaucoup contribué à faire admettre dans l'opinion la nécessité de la répression et, parfois, de la torture elle-même - pour obtenir des renseignements. On ne comprend pas l'acceptation de la guerre d'Algérie si l'on n'a pas présente à l'esprit la nature d'une guerre urbaine faite d'attentats - en Algérie et en métropole. On ne comprend pas non plus la vague d'attentats de la « bataille d'Alger » si on ne sait pas qu'elle fut déclenchée par le FLN après que plusieurs de ses militants eurent été guillotins - et non pas fusillés - dans la cour de la prison d'Alger : non seulement ils avaient été exécutés mais décapités d'une façon jugée ignominieuse pour des combattants...

## Les opérations

La guerre d'Algérie fut aussi le théâtre de véritables opérations, en 1957-1958, par exemple, ou pendant l'exécution du plan Challe dont les troupes balayèrent le territoire de l'Algérie en 1959. La guerre d'Algérie est donc une « vraie » guerre. Une guerre avec des opérations militaires, du matériel, et des morts. Paul Ollier, lorsqu'il arrive en Algérie, est particulièrement frappé par cet aspect de la situation, surtout à proximité du Barrage (la « ligne Morice »). Il écrit :

**Paul Ollier** : les alertes étaient fréquentes et le plus souvent de nuit pour les interventions. Nous étions prévenus par messages chiffrés lorsque le délai d'intervention le permettait, en clair quand l'urgence s'imposait. J'allais réveiller, papier à l'appui, l'officier de garde et le convoi se mettait en route dans le quart d'heure qui suivait : jeep du commandant et du capitaine opérationnel en tête, puis celle des transmissions, puis la troupe dans les camions. En route se joignaient à nous les compagnies qui avaient été prévenues. Il fallait se mettre en place sur le terrain dès la nuit, pour que l'action débute au lever du jour : on roulait alors tous feux éteints à la lueur de la lune, recroquevillés dans les jeeps et les camions sur des pistes infernales, en espérant seulement que le convoi ne sera pas pris en embuscade et que les véhicules de tête ne sautent pas sur une mine.

**Jean Baudou** : « J'arrive à Tlemcen avec trois cents autres soldats le 30 mars 1957. Nous sommes affectés dans divers bataillons du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis éparpillés dans les

compagnies. En ce qui me concerne, je me retrouve à la [...] compagnie opérationnelle du bataillon. Elle ne fera que des opérations (au mois de mai, nous avons fait vingt-trois opérations dont trois de deux jours). »

Daniel Pouget et Jean-Claude Champain retracent bien la vie du soldat en guerre et la multitude de ses tâches :

**Daniel Pouget** : « Le service s'est imposé à nous assez rapidement, les journées étaient ponctuées par les quatre obligations quotidiennes : les tours de garde, les patrouilles, le déminage de la piste d'accès, l'entretien du matériel.

Ces rituels étaient bien rôdés, et les attaques de nuit étaient fréquentes. Durant les gardes il était indispensable d'être vigilant car il fallait éviter de se faire tuer et de mettre en danger la vie des compagnons plongés dans le sommeil. »

**Jean-Claude Champain** : « Les jours passent avec patrouilles de nuit, escortes de jour, peu de sommeil et beaucoup de soleil. Puis la section doit assurer la protection de chantier d'un village de regroupement, le djebel Ouarsenis en toile de fond. [...] Avec notre boîte de ration et une gourde d'eau, on tiendra trois jours en mangeant les figues de Barbarie et l'eau boueuse de l'oued. Sur les vingt, tous se paieront des dysenteries et une déshydratation qui laissent des traces. »

Il faut « éviter de se faire tuer », écrit Daniel Pouget, et de « mettre en danger » la vie des copains, « éviter de se faire tuer » (Paul Ollier), « sauver sa peau », dira André Guillot à ses hommes dans son poste de Kabylie alors que la guerre se termine. On comprend que les anciens d'Algérie célèbrent très majoritairement le 19 mars 1962, date officielle de la fin des combats.

La guerre c'est aussi le règne de la peur, d'autant que l'ennemi est « invisible » :

**Robert Duclos** : « El Milia. Notre compagnie a en effet été envoyée dans cette zone très agitée du nord-est constantinois. Notre camp est établi dans une cuvette au milieu des montagnes où les « fellaghas » règnent en maîtres. Nous nous savons entourés de rebelles invisibles. Nous couchons sous des tentes et entendons souvent siffler des balles au-dessus de nos têtes. La peur s'installe. Nous prenons nos tours de garde avec une grande inquiétude. Nous avons l'impression que nous ne repartirons pas d'ici vivants. »

## Les embuscades

La guerre est aussi - surtout ? - une guerre d'embuscades. Les embuscades qui sont tendues aux soldats et celles qu'ils tendent aux fellaghas :

**Robert Duclos** : « Mais, un certain matin de fin février 56, nous entendons une grande fusillade à deux kilomètres du camp, suivie d'une explosion et d'un champignon de fumée. Je comprends vite ce qui se passe. La section d'infanterie basée à dix kilomètres dans la montagne vient de tomber dans une embuscade. [...] Le bilan est dramatique : vingt-cinq morts ; un seul survivant [...] ; des corps calcinés dans le camion brûlé. L'embuscade était parfaitement organisée, et à notre barbe. »

**Jean Baudou** : « Une embuscade a eu lieu à deux ou trois kilomètres du camp, deux mois avant notre arrivée : vingt-six rappelés ont été tués dans des conditions horribles que je ne vais pas décrire car elles sont d'une sauvagerie incroyable. »

Jean Baudou a aussi raconté l'embuscade montée contre une « Européenne » qui était passée dans le camp du FLN et qui, tout en faisant son métier d'enseignante, ravitaillait en armes les combattants algériens. Les soldats tirent sur elle, elle est tuée. Ils s'approchent du corps criblé de balles :

**Jean Baudou** (extrait) : « Les cabas contenaient des grenades qu'elle livrait aux fellagas. Elle gît, face contre terre. Les soldats la retournent pour la fouiller et là, oh stupeur ! ce visage connu de tous, c'est celui de l'institutrice d'Aïn Fezza <sup>3</sup>. Elle passait quatre fois par jour devant le camp. On a été trahi par une Française. »

Ce récit, lu lors du colloque, a saisi l'assistance - et l'auteur - d'une émotion qui nous dépassait tous parce qu'avec lui nous éprouvions le *tragique* de cette guerre : le sentiment des soldats d'avoir été trahis, le choc psychologique de la mort qu'on a donnée (à une femme) mais aussi cette constatation presque inimaginable à l'époque : une petite minorité de Français « d'origine européenne » prennent parti pour la cause de l'indépendance de l'Algérie.

## **La torture et les méthodes de la guerre. Contradictions d'une guerre.**

Paul Ollier a noté, avec beaucoup de finesse, les contradictions de la guerre d'Algérie : il fallait battre l'adversaire mais aussi gagner la population dont cet adversaire était issu :

**Paul Ollier** : « Pacification d'un côté avec écoles, soins et assistance aux populations avec les SAS, guerre à outrance de l'autre avec déplacement des villageois et mechtas incendiées.

Hospitalisation de certains prisonniers rebelles (j'ai eu à monter la garde arme au poing dans une cour de l'hôpital de Bougie sur laquelle donnaient les chambres des prisonniers soignés) et torture dans mon unité même où un DOP avait été instauré.

Exécutions sommaires sur le terrain où on remmenait les suspects après leur interrogatoire (c'était la « corvée de bois ») et comptes rendus militaires portant la mention « tentative de fuite. »

Incendies de forêt par « bidons spéciaux » largués par avion (on ne parlait surtout pas de napalm) pour rendre les bandes de rebelles plus facilement repérables et quelques kilomètres plus loin chantiers de reboisement. »

Dans les témoignages qui ont été donnés par les intervenants au colloque, la torture - thème central de l'affrontement moral qui se produisit dans l'opinion - a été peu abordé. Paul Ollier mentionne l'existence dans son unité même d'un DOP : dispositif opérationnel de protection. Les DOP étaient, en fait, les officines militaires de la torture.

La majorité des soldats a su « raison garder » dans ce déchaînement de violence. Jacques Barrot - membre du Conseil constitutionnel qui était en Algérie avec Paul Ollier - écrit dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage de celui-ci :

**Jacques Barrot** : « Grâce soit rendue au lieutenant colonel Leblond qui commandait notre bataillon. Il aimait à me redire qu'il fallait penser à l'avenir en traitant les hommes et les femmes de notre village de manière respectueuse, juste et humaine. Tous les officiers n'ont pas eu la même perspicacité ... »

## **L'ignorance de l'opinion**

Parmi nos témoins, beaucoup de sursitaires qui, plus âgés que la moyenne des appelés, avaient plus de recul. Paul Ollier avait déjà réfléchi. Question : comment faire la guerre sans y croire et sans l'aimer ? Comment faire la guerre en sachant que son sens n'apparaissait ni aux soldats, ni à la

---

<sup>3</sup> A Aïn Fezza avait été en poste un couple d'instituteurs, M. et M<sup>me</sup> Minne qui, membres du PCA, prirent parti pour l'indépendance et furent expulsés d'Algérie en 1955. Leur fille Danièle (« Djamilia ») Minne fit ensuite partie à Alger des « Combattants de la Liberté » (le « bras armé » du PCA puis du FLN. M. et M<sup>me</sup> Minne avaient-ils formé un groupe d'instituteurs favorables à la cause de l'indépendance algérienne à Aïn Fezza ?

population française de métropole qui était dans l'incompréhension et l'ignorance du sort de ses soldats. Il écrit :

« Le voilà, le véritable drame : c'est de penser [...] que la France entière vit dans l'ignorance de l'état d'âme de 500 000 de ses enfants. Car je ne suis pas seul à éprouver cela [...] : Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi me fait-on faire cela ? Pourquoi me prend-on deux années de ma vie ? Pourquoi arrive-t-on à trouver cela normal en France ? »

### « La guerre psychologique »

Le témoignage de René Commère nous rappelle que le conflit a été aussi une « guerre psychologique ». Il fallait gagner les populations à la cause de la France. Un service d'action psychologique fut créé et René Commère lui fut affecté. Mais la guerre psychologique fut surtout une guerre de propagande, avec de vieilles recettes et une certaine naïveté.

**René Commère** : « A partir du 1<sup>er</sup> octobre [1957], on m'a chargé de produire et enregistrer chaque matin pour « La voix du Bled » [...] un bref résumé des informations sur les opérations militaires de la veille ; pour cela j'assistais au briefing quotidien de Salan, dans le grand bureau où se faisait le point des opérations de la veille ; affichées sur un grand tableau, je les notais puis un officier m'indiquait celles dont il ne fallait pas parler ; quand il ne restait que des informations squelettiques, je faisais durer un peu plus la musique. »

On était loin des techniques politiques soi-disant inspirées de Mao Dze Dong (Mao Tse Toung) et de la guerre révolutionnaire qu'il avait menée et théorisée...

### L'échec du putsch ou la gloire des soldats du contingent

A son retour de permission le 12 avril 1961, Paul Ollier est, comme chiffreur, au cœur des événements du putsch des généraux, passant ses nuits à décrypter « des informations secrètes les plus contradictoires et les messages chiffrés. »

**Paul Ollier** : « Mais pour nous l'important était la déclaration de de Gaulle, ordonnant « que tous les moyens soient employés pour barrer partout la route à ces hommes-là [les putschistes] » et interdisant « à tout Français et, d'abord, à tout soldat d'exécuter aucun de leurs ordres. » [...] « Nous devons obéir directement aux ordres du chef de l'Etat. » Les soldats imposèrent aux officiers hésitants l'obéissance à la République. « L'illustration la plus frappante fut celle de nos camarades du PC de la ZNEC <sup>4</sup> à Bône qui avaient carrément mis aux arrêts les officiers dissidents. »

Qu'on imagine bien cette situation *extraordinaire*, inédite dans notre histoire : le chef de l'Etat ordonnant aux soldats de ne pas obéir aux officiers « félons ». Ce sera la gloire des jeunes soldats du contingent d'avoir contribué ainsi à sauver la République.

### L'abandon des harkis

L'un des drames de la fin de la guerre fut, on le sait, l'abandon des harkis.

**André Guillot** : J'avais dans ce poste un certain nombre de harkis. Vers la fin, certains fichaient le camp avec les armes, d'autres se rebellaient, et essayaient de se dédouaner vis-à-vis du FLN en changeant de camp en tirant sur des appelés. Un jour, en 1962, avant le cessez-le-feu, le capitaine me fait appeler à l'escadron et me dit : « Demain, vous êtes le seul au courant, vous avertissez seulement les sentinelles : l'escadron va monter désarmer les harkis. Le lendemain matin, il faisait encore nuit, à 5 heures du matin, ils sont montés, ils ont pris les harkis, les ont

---

<sup>4</sup> ZNEC : zone du nord-est constantinois.

désarmés, et hop ! dehors, dans la nature... Que sont-ils devenus ? Cela a été ma plus grande souffrance pendant mon service en Algérie. »

Le même témoignage se retrouve dans les lettres et le témoignage de Paul Ollier qui a vécu depuis la fin de la guerre dans l'angoisse - et le remords ? - du sort qui fut réservé à ses harkis : des milliers d'entre eux furent massacrés. L'histoire et surtout le nombre des morts sont mal connus. Paul Ollier a su très récemment et avec joie que ses harkis avaient connu un sort favorable<sup>5</sup>. Il raconte aussi le climat irrespirable de méfiance qui règne dans la troupe à la fin de la guerre : harkis et « FNSA » qui désertent pour donner des gages au FLN, méfiance des appelés vis-à-vis des officiers ou des légionnaires favorables à l'OAS qui sont issus des régiments dissous après le putsch de 1961...

## **L'amour de l'Algérie**

Paul Ollier écrit dans la présentation de son texte : « Sans la guerre, j'aurais été d'emblée amoureux de l'Algérie : pour la diversité, la beauté et la richesse de ses sites, pour les qualités d'accueil aussi de ses habitants. » Et encore : « Je haïssais la guerre et les exactions des deux adversaires, non l'Algérie et son peuple. » « Algérie, mon amour » : nous retrouvons le titre du recueil de lettres qu'il publie. Texte caractéristique : comme l'Algérie était belle ! C'est que disent aussi les Français d'Algérie déracinés.

## **Le retour difficile en métropole. La vie a changé**

Le retour fut difficile. André Guillot et Jean Baudou ont évoqué la méfiance qui les a poursuivis longtemps : la peur d'une lumière en pleine nuit, l'absence de l'arme qu'on tenait habituellement toujours sur soi. On rentrait au pays et on ne le reconnaissait plus : sensation d'étrangeté de tous les « exilés » : la guerre n'avait-elle pas été un exil ? Un exil hors de France et un exil à soi-même.

**Robert Duclos** : « Je trouve le pays bien changé en deux ans : beaucoup de mes copains sont encore à l'armée ou sont mariés. Plusieurs filles que j'avais "repérées" avant mon départ sont aussi mariées. Les loisirs du dimanche ne sont plus les mêmes. La mobylette a fait son apparition et les jeunes ne sortent plus ensemble, en vélo. La plupart des copains plus âgés sont partis travailler à l'usine et étalent leur argent devant ceux qui sont encore à la ferme. La présidence de la fédération JAC est encore vacante et la multiplication des départs à l'armée a désorganisé le mouvement. »

Jean Baudou termine, lui aussi, son témoignage en disant que, quels que soient les soldats, « il y a une question qui se pose toujours : Pourquoi cette guerre ? »

## **Ecrire une histoire commune**

En publiant les Actes de ce colloque, nous avons contribué à rassembler des documents qui ne seront jamais assez nombreux. Toutes ces histoires sont, certes, individuelles. Mais leur confrontation permet de faire l'histoire. Cette histoire a été longtemps occultée ou a paru l'être. Il y avait « deux mémoires » : comment faire coïncider ces deux mémoires ?

Les Algériens ont célébré la victoire de « leur » guerre « de libération nationale ». Une histoire « officielle » s'est imposée. Les Algériens ont ensuite, FLN contre islamistes, connu une guerre qui a peut-être fait 100 000 morts dans les années 1990 et fait ressurgir les démons de la violence, inhérents à toute guerre civile.

Les Français ont eu plus de mal encore : comment célébrer ou commémorer une « défaite » ? Les soldats d'Algérie se sont divisés. Le 19 mars a été adopté par la plupart des anciens d'Algérie pour se souvenir de la fin d'une guerre à laquelle peu avaient cru. Le souvenir du 19 mars, c'était la

---

<sup>5</sup> Témoignage de Paul Ollier à l'auteur.



« quille », la joie d'être vivants et de retrouver les siens, mais aussi le souvenir des copains morts dans les combats. Le 5 décembre, date officielle de la célébration nationale, a été adopté par refus de célébrer une « défaite ».

En outre, personne n'avait vraiment intérêt à célébrer l'événement : la droite et la gauche s'étaient divisées et chacune d'entre elles avait exercé le pouvoir pendant la guerre d'Algérie. Guy Mollet avait trahi ses idéaux anticolonialistes. De Gaulle était arrivé au pouvoir porté par l'armée et les Français d'Algérie puis s'était opposé à eux. Il y avait eu, à droite comme à gauche des opposants à la guerre. Les Français d'Algérie se repliaient dans leur nostalgie ou étaient passés à autre chose, soucieux de se construire une autre vie. Les anciens d'Algérie aussi, blessés d'être jugés responsables d'une guerre qu'ils avaient subie et de ses « bavures ». Ils ont cependant pris leur place dans la Nation, « troisième génération du feu », prenant la relève de leurs anciens, soucieux à juste titre de rappeler, en favorisant les études historiques, la mémoire de leurs camarades morts pour la France. Je les ai vus récemment (février 2012) donner leur témoignage devant des élèves attentifs lors de l'exposition présentée à la mairie de Montbrison.

Benjamin Stora a montré dans *La gangrène et l'oubli* comment les mémoires ont des deux côtés de la Méditerranée, refoulé, voire nié les événements tragiques des années 1954-1962 : du côté français, ce fut, jusqu'en 1999, la négation de l'existence même de la guerre, le refus obstiné de reconnaître la réalité de la torture et des exécutions sommaires ; du côté algérien, on a refoulé la violence de la guerre civile secrète qui opposa le FLN et le MNA, les enlèvements de pieds noirs en juillet 1962 et le massacre en masse des harkis à l'été 1962. Etablir la vérité : il faut dire *à la fois* que le FLN a fait des attentats aveugles qui ont tué des enfants et que l'armée française a usé massivement de la torture. Le système colonial - qui suppose des « dominants » et des « dominés » - a été générateur d'humiliation et de haine ; l'existence d'une communauté de Français d'Algérie - souvent installée depuis plusieurs générations - faisait de l'Algérie un cas à part. Le transfert à l'armée, en 1956, des pouvoirs de police et la suppression des droits individuels contenaient en germe toutes les dérives. L'intransigeance des deux camps a fait durer la guerre. Cette durée de la guerre - huit ans ! - l'aveuglement de l'OAS et les divisions du FLN en 1962 ont rendu difficile le retour à la paix, même après le cessez-le-feu. Il a manqué à l'Algérie d'entendre en 1956 la voix d'Albert Camus ou d'avoir en 1962 le Nelson Mandela dont elle aurait eu besoin.

Il faut souhaiter aujourd'hui que, non seulement, toutes les mémoires puissent être prises en compte par la communauté nationale mais aussi que, grâce au travail des historiens, une histoire commune puisse s'écrire entre la France et l'Algérie. Mohammed Harbi et Benjamin Stora ont commencé à écrire une histoire commune de la guerre d'Algérie. Le film consacré à la guerre d'Algérie par Gabriel Le Bomin et Benjamin Stora, diffusé il y a quelques jours sur France 2 (le 11 mars 2012) a été suivi d'une table ronde qui a permis un véritable échange : il était fascinant de voir dialoguer Benjamin Stora, historien, mais aussi juif pied-noir de Constantine arrivé en France à l'âge de dix ans en 1962, et Ali Haroun, l'ancien responsable du FLN en France (« la 7<sup>e</sup> willaya »). Il était émouvant d'entendre les paroles de paix de Danielle Michel-Chich qui fut blessée à Alger à l'âge de six ans dans un attentat du FLN.

Puissent ces quelques remarques aider à répondre à la question qu'a posée Jean Baudou à la fin de son témoignage (« pourquoi cette guerre ? ») : on peut essayer de répondre à la question « Pourquoi cette guerre a-t-elle eu lieu ? » - c'est ce j'ai essayé de faire - et à la question : « Pourquoi a-t-elle duré aussi longtemps ? » Mais les réponses sont forcément insuffisantes si on la pose en pensant : « Pourquoi nos camarades sont-ils morts ? » et « Pourquoi nous a-t-on fait combattre ? »...

Puisse surtout l'ensemble des témoignages publiés ici contribuer aussi à une Histoire qui soit source de réconciliation.